

Outils culturels à Saint-Denis au XVIIIe siècle

Prosper Eve

► **To cite this version:**

Prosper Eve. Outils culturels à Saint-Denis au XVIIIe siècle. Revue Historique de l'océan Indien, Association historique internationale de l'océan Indien, 2014, Saint-Denis : Histoire politique et culturelle d'une capitale depuis le XVIIIe siècle, pp.113-125. hal-03249184

HAL Id: hal-03249184

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249184>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Outils culturels à Saint-Denis au XVIII^e siècle

Prosper Eve
Université de La Réunion
CRESOI – OIES
Président de l'AHIOI

Dès les premières décennies de sa colonisation, la population de Saint-Denis n'est pas homogène. Elle recèle en son sein une pluralité de cultures. Chaque groupe ethno-culturel a sa langue et chaque langue porte en elle une culture. Une société ne mérite ce nom que si elle est capable de faire coexister des cultures différentes. La notion de culture flotte entre deux pôles bien distincts, l'un intellectuel, autour duquel gravitent les idées, l'art, la littérature, les sciences, les techniques, l'autre ethnologique. Depuis le XVIII^e siècle, la culture prise dans ce sens se trouve directement reliée à l'idée de progrès, d'adoucissement des mœurs, d'urbanité et de politesse. Elle désigne un sommet de la courbe du progrès humain comme modèle pour les autres parties de l'humanité. Mais ce qui vaut pour l'espace français, ne vaut pas forcément pour l'île Bourbon en général et Saint-Denis en particulier, car elle évolue à l'heure de l'esclavage.

Au siècle des Lumières, la religion imprime la vie de chaque individu. Le Roi de France étant catholique, en principe tous ses sujets doivent être catholiques ; mais dans le royaume de France des protestants professent leur culte avant même d'obtenir l'édit de tolérance de 1787, il en est de même des juifs. A l'île Bourbon, la pratique des gens libres est déjà très tiède. En 1742, le préfet apostolique, Criais, présente les Européens comme les responsables de la dégradation des mœurs dans la colonie, car ils y ont introduit des instruments de perversion : bals, jeux et loge maçonnique¹⁸². Les Lettres Patentes du Roi Louis XV de décembre 1723 concernant le statut des esclaves de cette colonie rappellent cette règle en stipulant que tous ses sujets, même les esclaves, doivent être élevés dans la religion catholique. Le Roi veut visiblement les occidentaliser. Cependant, entre la norme juridique fixée par le monarque et la réalité, la marge est grande. Les Indiens hindouistes et les lascars, c'est-à-dire les Indiens musulmans libres, pratiquent leur culte et organisent des processions dans les rues de la capitale. Le *Yamsé*, exercice cultuel, est devenu une solennité coutumière¹⁸³. Cet aspect démonstratif du culte éveille l'intérêt des esclaves indiens et pousse les autres à faire connaissance avec ce groupe ethno-culturel et à enrichir leur culture. Visiblement, le prêtre ne peut pas compter sur les gouvernants pour obtenir une application stricte de la décision royale de 1723. De plus, personne ne peut aussi interdire les esclaves dans les

¹⁸² ALP Vol 1504, Lettre de M. Criais du 28 janvier 1742 à Monseigneur l'Archevêque de Paris.

¹⁸³ Amédée Nagapen, « Les Indiens à l'île de France. Acculturation ou déculturation », *Les relations historiques et culturelles entre la France et l'Inde XVII^e-XX^e siècles*. Saint-Denis : A.H.I.O.I., 1987, p. 25-49.

ateliers, dans les champs ou dans les camps, de chanter, de danser, de raconter des histoires ou des devinettes, d'honorer leurs défunts et de boire ainsi à la coupe de leur culture ancestrale. Le monde esclave se distingue par sa pluralité de cultures. Mais celles-ci n'intéressent que les esprits généreux et ouverts, elles contaminent peu la culture des maîtres. A travers la nécessité éprouvée par les gouvernants et les principaux habitants de multiplier les ponts pour jouir des nouvelles créations de leur culture, c'est bien le processus d'occidentalisation de cette île du Sud qui transparait dans la mise en place des outils culturels visant au divertissement au XVIII^e siècle dans la capitale, Saint-Denis, mais pas seulement.

Si les administrateurs se montrent tolérants et si les habitants laissent les esclaves agir à leur guise sur leur habitation une fois le travail terminé, il n'empêche que parmi les habitants, les plus décidés assurent la défense du patrimoine culturel dont ils sont dépositaires. Les représentants du pouvoir central métropolitain se font un devoir de réagir comme les ambassadeurs de la culture française, culture dominante à leurs yeux. En organisant l'éducation des jeunes, ils tendent au même résultat. Quand les colons aux idées les plus avancées adhèrent à la franc-maçonnerie, ils répondent aux souhaits de cette nouvelle société de pensée en vogue en Europe, qui leur permet d'étudier, d'échanger, d'apprendre à se placer au-dessus de tout ce qui les divise, pour les amener à pratiquer entre eux la véritable fraternité universelle et à construire la société humaine idéale, rendue parfaite grâce au perfectionnement intellectuel et moral des individus. Ils manifestent par la même occasion une grande curiosité d'esprit, ils mettent en relief leur goût de l'étude et des échanges, mais surtout leur capacité d'adaptation face aux nouveautés venues d'Europe. Les administrateurs, piliers de la politique d'occidentalisation, s'investissent hors de leur travail, ils créent les conditions pour que l'activité théâtrale se développe et certains se font même acteurs.

I – Petites écoles, collèges, jardin d'acclimatation, armes de la compétition des cultures indispensables à l'occidentalisation

Partout en Europe, l'enseignement secondaire désigne la ville. Dans les Mascareignes, faute de collège, les jeunes de familles aisées sont envoyés en métropole pour recevoir une éducation solide jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Les Lazaristes ouvrent à Saint-Denis en 1759 un collège pour les garçons. Ils l'entretiennent en comptant sur la solvabilité des parents d'élèves. Ce n'est qu'après sa fermeture en 1763, que l'Île de France dispose d'un tel outil de formation. L'effort fait par les gouvernants sous la Restauration pour diffuser l'enseignement primaire en installant en 1817 les frères des Ecoles Chrétiennes et les religieuses de saint Joseph de Cluny, puis deux ans plus tard le Collège royal, dans la capitale profite essentiellement aux jeunes gens des familles aisées ou moyennement aisées. Les meilleurs

sont armés pour poursuivre des études supérieures dans les universités françaises et devenir les cadres de cette jeune société.

A l'époque royale (1767-1789), la vie intellectuelle prend son envol à Saint-Denis. Le livre est davantage présent dans les foyers. Les bibliothèques se spécialisent. Sous la longue administration de M. de Crémont (1764-1784), le jardin de la Compagnie sis au bas de la Rivière devenu jardin du Roi, migre au centre et devient un lieu de promenade et de détente. Ce lieu devient un espace de rencontre et d'échanges pour les intellectuels. Si en 1801, il ne semble pas suffisamment attrayant pour que Bory de Saint Vincent n'en souffle mot, par contre Rose de Freycinet garde un bon souvenir de l'endroit pendant son séjour en 1818. Alors qu'elle trouve la ville de Saint-Denis « laide », elle souligne cependant que les décideurs ont eu le bon esprit d'établir un jardin botanique « non seulement remarquable par ses plantes rares, mais encore par des allées d'ombre impénétrables au soleil »¹⁸⁴. Auguste Billiard à la même époque accorde une attention particulière à ce Jardin du Roi, en soulignant qu'il s'agit à la fois d'un espace de promenade pour les Dionysiens, et d'échanges de réflexion et d'acclimatation des espèces végétales introduites dans la colonie pour le compte de l'Etat.

« Cet établissement, négligé pendant la durée de l'occupation étrangère, dirigé maintenant par un jardinier élève du Jardin des Plantes de Paris, a fait depuis quelque temps de nombreuses acquisitions ; il est à peu près aussi riche en végétaux d'entre les tropiques que le célèbre Jardin des Pamplemousses, fondé à l'Île de France par M. Poivre sous la direction de M. Céré. On y voit même quelques espèces que ne possède point le Jardin des Pamplemousses, tel entre autres le vanillier que le ministre de la Marine, M. Portal, vient de faire apporter de Cayenne à Bourbon par le capitaine de vaisseau Philibert »¹⁸⁵.

Un deuxième fait atteste l'attachement des habitants de l'île Bourbon à la culture française, leur adhésion à la loge maçonnique.

II – La franc-maçonnerie, instrument de formation permettant d'accéder au moule occidental

En tant que société de pensée, la loge maçonnique offre aux intellectuels un lieu d'expression et d'échanges sur les grands sujets d'actualité, sur la société de leur temps. La loge maçonnique ne peut exister dans la colonie sans l'appui du gouverneur. A Bourbon, la loge *Saint Jean de Bourbon* date de 1744. Hilarion Delanux décrit alors une loge régulièrement constituée à Saint-Paul par le gouverneur de Ballade. A sa mort en 1749, les membres de cette loge se dispersent et les papiers s'égarer. Dans les années

¹⁸⁴ Rose de Freycinet, *Journal du voyage autour du monde. A bord de l'Uranie 1817-1820*, Paris : Ed. du Gerfaut, 2003, p. 73.

¹⁸⁵ Auguste Billiard, *Voyage aux colonies orientales*. Saint-Denis : rééd. Ars Terres Créoles, 1990, p. 94.

qui suivent la mise en sommeil de celle-ci, les travaux maçonniques continuent jusqu'en 1765, grâce à l'impulsion de Jean-Baptiste François Delanux, Dejean et Deheaulme. Mais le nombre réglementaire de membres nécessaires à la régularisation d'une loge n'est plus atteint après la mort de certains membres et le départ d'autres. A Saint-Denis, un rassemblement maçonnique de frères désireux d'établir une loge régulière se produit dans les années 1762-1763. Toutefois, compte tenu des abus de certains membres, cette loge est anéantie. En février 1775, de passage à Bourbon, l'enseigne de vaisseau Jacques Périer de Salvert rallume les feux éteints des loges *Saint Jean* et *La Concorde* et crée la loge *La Parfaite Harmonie* qui n'est régularisée que le 14 août 1777 au *Grand Orient de France*. Le 11 décembre 1778, en compagnie de deux autres officiers de la marine française, le lieutenant de vaisseau François Camille Ledre de La Serrée et Elizabeth Baron Lecouat, chirurgien-major, Périer de Salvert installe au Port Louis (Île de France), la première loge maçonnique dénommée *La Triple Espérance*¹⁸⁶, parce qu'elle regroupe des francs-maçons venant de trois Orients différents : l'Isle de France, l'île Bourbon, le Cap de Bonne Espérance. La plupart des négociants y adhèrent¹⁸⁷. La loge *Les Zélés de l'Union* ouvre ses portes en 1779. L'île Bourbon met en lumière la loge *La Triple Union* au quartier Saint-Benoît en 1783. L'année 1788 est très difficile pour le mouvement maçonnique, puisque par ordre du gouverneur, il doit cesser toute activité. Ce n'est qu'en 1790 que l'administrateur de Cossigny accorde l'ouverture des loges. A cause des difficultés internes, de 1791 à 1795, la franc-maçonnerie traverse une période de léthargie. A son réveil en 1796, une nouvelle loge se met en place, *La Parfaite Harmonie* à Saint-Denis. De 1800 à 1824, cette loge compte une cinquantaine de membres.

En 1816, est fondée dans la capitale la loge *L'Amitié*. Elle compte quatorze membres, puis vingt-neuf en 1821 et quarante-sept en 1840. Après sa mise en sommeil occasionnée « par une longue série de calomnies publiques et privées »¹⁸⁸, elle se réveille en 1860. Le 27 septembre 1865, sept frères de la loge *L'Amitié* fondent la loge *L'Espérance*. En 1869, la loge *L'Amitié* compte soixante-et-un membres actifs, en 1873, soixante-dix. Elle amorce ensuite un recul significatif : en 1888, elle en compte quarante-huit, en 1893, vingt-neuf, dont sept engagés dans l'expédition de Madagascar. La

¹⁸⁶ Le 16 octobre 1778, Périer de Salvert reçoit une adresse de pétitionnaires qui désirent qu'il leur accorde « les constitutions sous telle dénomination qu'il lui plaira ». Le texte est signé par Michel Sirandré, ingénieur-hydrographe agissant au nom des francs-maçons suivants : Dumolard, apothicaire initié à Dunkerque, Duclos-Guyot, capitaine du port, initié à Saint-Malo, de Chanvalon, commissaire, initié à Lorient, Desvallons-Macé, officier de marine, Desharais et quatre pétitionnaires initiés à l'Île de France : La Bure, Jean-Baptiste Boudret, son frère cadet et Pierre de Saint-Aubin, négociant, né à Rouen, arrivé dans la colonie en 1759. Louis Rivaltz Quenette, *La franc-maçonnerie à l'île Maurice*. Port-Louis : La Vauverdoise, 1988).

¹⁸⁷ Auguste Toussaint, *Le mirage des îles : Le négoce français aux Mascareignes au XVIII^e siècle suivi de la correspondance du négociant lyonnais Jean-Baptiste Pipon*. Aix-en-Provence : Edisud, 1977, 332 p., p. 23.

¹⁸⁸ BNR, FMO cc, FM² 826, Correspondance de la Loge *L'Amitié* avec le Grand Orient 1860.

loge *L'Amitié* participe activement au soulagement des misères de la population réunionnaise et à l'amélioration de sa condition de vie. Elle apporte sa contribution à la lutte contre le paludisme. A Saint-Denis, elle donne des concerts et des conférences. Elle tente d'attirer la société féminine généralement cléricale et hostile à la maçonnerie. Les francs-maçons de Saint-Denis mettent un point d'honneur à célébrer les fêtes républicaines comme celle du 30 juin. Ils sont à l'origine de l'initiative prise par la municipalité pour la commémoration des combats livrés contre les Anglais. A partir de 1872, la loge *L'Amitié* offre au meilleur élève de la classe de rhétorique du lycée le prix d'histoire et géographie¹⁸⁹. La cérémonie se déroule dans son local pendant quelques années, puis lors de la remise officielle au lycée, suivie parfois d'un repas et d'un bal dans la salle des Pas perdus, en présence du gouverneur et du directeur de l'Intérieur de 1879 à 1881. Le vénérable figure alors parmi les personnalités officielles. En 1896, celui-ci n'a plus sa place parmi les officiels ; il remet le prix au pied de l'estrade¹⁹⁰. Vers 1900, elle accorde un prix d'instruction civique et morale pour les élèves de l'école centrale.

Les idées véhiculées par certains francs-maçons sont tout bonnement conservatrices. La notion d'égalité n'est pas partagée par tous les frères. Trente ans après l'abolition de l'esclavage, les mentalités tardent à changer. Les descendants d'esclaves sont toujours vus comme des êtres inférieurs. En 1876, la plainte portée par le frère Descombes contre la présence des affranchis au sein de la loge permet au moins d'attester la présence de sept ou huit qui sont « distingués d'esprit et de caractère » d'après le vénérable¹⁹¹.

III – Le théâtre, des amateurs locaux aux troupes importées, le combat de l'attachement à l'Occident

L'activité la plus soutenue qui permet de s'identifier à la culture française et qui participe à l'entreprise d'occidentalisation, est le théâtre. Faute de troupes extérieures versées dans cet art, les colons qui ressentent le besoin de s'affirmer culturellement s'investissent pendant leurs temps de loisir. Ils s'érigent en acteur de théâtre amateur. Dès le début des années 1740, les notables de Saint-Denis donnent des spectacles et des comédies à Bourbon. Ils ont construit un édifice en maçonnerie appelé longtemps *La Comédie*. M. de Saint-Martin, qui commande la colonie jusqu'en 1749, apporte son appui et son concours à ces amateurs de théâtre. Son successeur, M. de Ballade, joue la comédie et passe pour le meilleur acteur du groupe. Ces spectacles ne durent pas, car ils ne plaisent pas à tous et des plaintes sont portées à Paris. A l'arrivée de M. Bertin, les représentations recommencent

¹⁸⁹ BNR, FMOcc, Dossier FM² 826, Lettre adressée au Grand orient par la loge *L'Amitié* le 13 janvier 1872.

¹⁹⁰ AGODF, Dossier 1802, Lettre du vénérable au proviseur du lycée de Saint-Denis du 28 août 1896.

¹⁹¹ AGODF, Dossier 1804, Lettre de Le Siner au Grand Orient du 19 juillet 1876.

dans le même bâtiment, qui a servi d'hôpital depuis la mort de M. Ballade, mais qui est difficilement localisable faute de précisions.

En 1764, un terrain est concédé par le Conseil Supérieur aux habitants de la ville pour y construire une salle de comédie. Il est situé entre la rue de l'Arsenal et la rue Sainte-Anne, la rue du Conseil et la rue du Vieux Bazar. Il est borné du côté de la montagne par un emplacement appartenant à Douyère, et ne comprend pas un carré entier. Ces bornes font croire qu'il s'agit de la maison Caradec, au-dessous du collège Juliette Dodu actuel.

Vers 1790, la Comédie est jouée au Bancassal, bâtiment couvert en bardeaux sur le port de Saint-Denis servant à entreposer les canots, les câbles, les cordes, dont les combles ont été érigés en salle de spectacle. Cet endroit a été abandonné car le bruit de la mer couvrant la voix des acteurs nuit aux représentations. Outre les amateurs, deux acteurs et une actrice venus de France figurent à ces spectacles. Aucun souvenir n'est resté des acteurs, l'actrice est Mme Sausse décédée en 1858 à plus de cent ans dans une maison sise rue Labourdonnais.

Entre 1795 et 1800, la salle de spectacle est transportée aux Etuves que M. de Crémont, premier intendant de l'époque royale, a fait construire sur le terrain occupé par le marché. Ce théâtre des Etuves est desservi par une troupe d'amateurs parmi lesquels se trouvent des membres de l'Assemblée coloniale et du comité administratif : M. Jean-Baptiste Pajot, M. Gillot l'Étang, M. de Sainte-Croix et M. Faciolle, notaire. Madame Dupont est la seule actrice rémunérée.

Quelques numéros du journal *Les Petites affiches* pour la période 1806-1813 donnent une idée des représentations. L'activité des amateurs ne faiblit pas pendant la période d'occupation anglaise. Ces spectacles durent jusqu'en 1816-1817 avec quelques interruptions. En 1815, M. Faugère assure la direction ; il est en même temps limonadier. Le théâtre se trouve alors sur l'emplacement de l'Hôtel l'Europe. Le théâtre est sobre, il se compose d'une salle de spectacles avec des banquettes latérales. Sous la direction de Faugère, le goût du luxe s'installe, un rang de loges est construit. Le théâtre dionysien est fréquenté par les habitants des quartiers orientaux au moins.

Le moyen propriétaire de Sainte-Suzanne, Jean-Baptiste Renoyal de Lescouble, qui dispose du talent de peintre-décorateur, offre dans son journal intime des informations intéressantes sur les prestations théâtrales données dans la capitale. Celles-ci attirent visiblement les connaisseurs des quartiers limitrophes. Il assiste le 14 mai 1812 à la représentation de la pièce *Le prisonnier et la gageure imprévue*, puis le 23 mai 1812 aux pièces *L'amour auteur et valet* et *Le Petit matelot*. Il reste à Saint-Denis le 30 août 1812 pour écouter le petit opéra de Renaud d'Ast. « Malgré les répétitions, il a été mauvais »¹⁹² dit-il. Le 10 octobre 1812, il a vu jouer *Adolphe et Clara* et *Cassandre tout seul* par M. Mouchard, débutant¹⁹³. Le 9 novembre 1813, on a

¹⁹² Jean-Baptiste Renoyal de Lescouble, *Journal d'un colon de l'île Bourbon*, volume 1 (1811-1825), p. 67, 30 août 1812.

¹⁹³ *Ibidem*, p. 69, 10 octobre 1812.

donné chez Hortus *Adolphe et Clara* et *La Fausse magie* dans laquelle M. Benoit nouvellement arrivé a joué¹⁹⁴. Le théâtre rouvre en avril 1814 et sont successivement joué *Le Petit matelot*, *Alexis et Justine*, *La femme colère*, et en comédie *On fait ce qu'on peut non ce que veut*, *Jeannot*, *La revue de l'an six* et le 2 juillet une première représentation de *Paul et Virginie*¹⁹⁵.

La troupe Hortus programme des tragédies : *Beverley* de Saurin, *Philoctète* de Laharpe, des opéras comiques : *Le concert interrompu* de Berton, *Ambroise* de Monvel, *L'Opéra-Comique* de Dellamaria, *Une folie de Méhul*, *La soirée orageuse*. *La tasse en glace*, *La Maison à vendre*, *La maison isolée*. *Adolphe et Clara*, et *Gulnare* de Dalayrac, des comédies : *Les Folies amoureuses*, *Le légataire universel* de Regnard, *Crispin rival de son maître* de Lesage, *Les Empiriques* de Pigault Lebrun, *Les deux frères* de Kotzebue, *Le somnambule de pont de Veyle*, *L'avocat Pathelin* de Palaprat, *Les précieuses ridicules*, *l'Ecole des Maris*, et *le Dépit amoureux* de Molière, *Rosine et Paulin* d'un amateur.

MM. Amouroux et Ménard sont chargés de la direction de l'Orchestre et de la Musique. Musicien en vue à Paris, M. Amouroux s'installe à Bourbon et ne la quitte plus ; il y meurt en 1847.

Les responsables du Cercle tiennent à soigner le décor et à rendre le théâtre attrayant. Le 5 août 1825, à propos du Cercle, Jean-Baptiste de Lescouble fait état dans son journal intime d'une proposition de décoration qui lui a été faite : « Ce soir, j'ai reçu ma lettre de Durance comme l'un des commissaires du cercle qui s'est formé à Saint-Denis et pour lequel Grinne m'a écrit dernièrement. Il paraît que ces messieurs veulent un théâtre et que leur désir est que je me charge des décorations. Ceci demande quelques réflexions »¹⁹⁶. Le public bourbonnais est connaisseur ; il sait distinguer les bonnes des mauvaises prestations. Le 6 mai 1826, Lescouble signale que Fréon est revenu à Saint-Denis pour assister à une représentation au Cercle de deux petites comédies : *Werther* et *Une visite à Bedlam*¹⁹⁷. Le recours aux artistes extérieurs n'est pas toujours un gage de qualité.

En 1826, les sociétaires d'un cercle organisent des représentations théâtrales dans la maison bâtie, trois ans auparavant, près de la Banque, à l'angle des rues Saint-Louis (aujourd'hui rue Rontaunay) et du Barachois, et connue sous le nom de Grand Cercle. Les directeurs de ce théâtre sont MM. Manès et Durans, les sociétaires M. Dupré (l'âme de la troupe), Géringier, Elie Pajot, Charles Féry, Bruniquel, Adolphe Delahogue, Montreuil Beauvillain, Roux, Jules de Parny, Clémendeau, Jadin. Ils se sont adjoint deux débris d'une troupe de Maurice, M. et Mme Achille, venus comme limonadiers à Bourbon.

¹⁹⁴ *Ibidem*, p. 140.

¹⁹⁵ *Ibidem*, 15 juillet 1814, p. 144.

¹⁹⁶ *Ibidem*, p. 431, 5 août 1825.

¹⁹⁷ Jean-Baptiste Renoyal de Lescouble, *Journal d'un colon de l'île Bourbon*, volume 2 (1826-1830), 6 mai 1826, p. 526.

Le théâtre est alors essentiellement ludique, sans prétention morale, culturelle ou même économique véritablement avouée. Il répond aux prétentions de la bourgeoisie locale, du rire et des larmes faciles. Le répertoire est riche de classiques, tels les comédies de Molière, Regnard et Beaumarchais, mais aussi des pièces d'amateurs et de compositeurs célèbres de la fin du XVIII^e siècle ou en vogue à Paris : Collin, d'Harleville, Dalayrac, Méhul, Bouilly, Beron. Leur succès est dû à la bonhomie, la moralité et à la sentimentalité toute bourgeoise de leurs œuvres, qu'à un esprit d'invention et d'originalité. Ces amateurs montent plusieurs pièces *Adolphe et Clara*, *Une folie*, *La visite à Bedlam*, *La maison isolée*, *Préville et Taconnet*, *Je fais mes farces* que Potier venait de créer à Paris, *Le Barbier de Séville*. Le meilleur comédien de théâtre de société est un capitaine de la garnison, M. Clémendeau qui a joué excellemment *Bartholo*.

Dans cette salle, des bals et des banquets sont également organisés. En juin 1829, la maison est décorée et pavoisée pour une fête patriotique. Une expédition navale placée sous le commandement du lieutenant Gourbeyre s'étant présentée en rade de Saint-Denis avec pour mission d'aller demander à la reine de Madagascar réparation des outrages infligés par elle au drapeau français et d'exiger le respect dû aux établissements français sur la Grande terre, avant leur départ, l'élite des habitants tient à offrir un bal en l'honneur de ce militaire et de ses officiers.

Lorsque le théâtre de société commence à se désorganiser en 1829, Poculo, M. et Mme Constant et Minard jouent au Grand Cercle *l'Ours et les deux chasseurs* et *Les brigands de la Calabre*.

Le bail étant arrivé à son expiration, le théâtre migre à l'angle des rues Saint-Joseph et du Grand Chemin, dans une salle de deux cent cinquante places. Ce théâtre est démoli en 1837.

En 1830, Saint-Denis possède une troupe régulière à laquelle Armand seul a laissé son nom, bien que le comte de Fiscat soit au moins de moitié dans l'entreprise théâtrale avec loges et galeries et la décoration de la salle. Le 27 avril 1830 a lieu la représentation d'ouverture composée de *La vieille et Le Baiser au porteur*, *La dame blanche*, *Le calife de Bagdad*, *Les visitandines*, *Maison à vendre*, *Adolphe et Clara*, *Joconde*, *Trente et quarante*, *Le tableau parlant*, *Le jeune Ari*, *Les deux Edmonds*, *Le mari à bonnes fortunes*, *Maison en loterie*, *l'Ecole des vieillards*. Charles-Marc est l'acteur le plus accompli que Bourbon ait connu.

La troupe Armand est à Bourbon quand arrive la nouvelle de la Révolution de juillet. Charles-Marc, en costume de la Garde Nationale, chante *La Parisienne* dans le vieux théâtre au coin de la rue saint Joseph et du Grand Chemin. La troupe joue les deux pièces *Michel et Christine* et *Le conscrit*. Les amateurs déclament des poésies. Louis Domeny de Rienzi, ancien soldat, qui a visité Corinthe et Phalère et combattu pour la liberté de la Grèce, écrit un hymne patriotique chanté sur l'air du *Chant du Départ*. Une cantate d'Auguste Vinson père est également dite sur la « Régénération de la France ». Un rondeau à l'adresse des dames termine la soirée. En 1831,

l'engagement des artistes étant arrivé à son terme, le théâtre cesse ses activités. Quelques-uns retournent en France ; d'autres restent à Bourbon : M. Abadie meurt à Saint-Denis le 23 octobre 1836, Mme Déron est applaudie jusqu'en 1844.

Le 9 octobre 1831, Renoyal de Lescouble est très déçu par les prestations des acteurs et des musiciens : « Fréon et moi avons été à la comédie où l'on donnait *Moutano et Stéphanie*, opéra de Berton ; cette pauvre pièce a été détestablement jouée. On n'a pas chanté, on a crié, mauvaise et maigre musique, enfin, tout cela est du dernier mauvais. On a donné une petite pièce le *Prince charmant*, petit vaudeville assez drôle ; mais cela a encoeur été plus mauvais que la première »¹⁹⁸. Le 22 juin 1834, il a été au théâtre où on a joué un petit drame en deux actes, intitulé : *Une faute*, et une petite comédie farce, *M. Charpolart*. L'un et l'autre ont été bien joués¹⁹⁹. « Le dimanche 9 août 1835, nous avons été au spectacle où on donnait *Le Confident et le Maçon*. Cette dernière pièce fort jolie, poème de Scribe, musique de Boieldieu, n'a pas été parfaitement jouée par la troupe que Colombat a menée de France récemment »²⁰⁰. Jean-Baptiste Renoyal de Lescouble est un critique averti, car lorsqu'il faut encenser les acteurs, il sait le faire. Le 10 septembre 1835, après le dîner, il se rend au théâtre chez Colombat pour voir la pièce *Les enfants d'Edouard* de Casimir Delavigne. Il en sort ravi, car il note que « cette pièce a été parfaitement jouée (...) On a pleuré comme des veaux. C'est bête de pleurer, mais que diable voulez-vous ? On a joué après la tragédie un petit vaudeville *La femme de l'avoué* »²⁰¹. Le 20 septembre 1835, il assiste à une nouvelle représentation du *Pré aux clercs* suivi du vaudeville *Une femme de l'Empire*, qui sont très bien joués.

Le 22 janvier 1834 le navire la *Cornélie* amène de Maurice une troupe dramatique sous la direction de MM. Marie et Félieu. Cette compagnie dramatique et lyrique donne le premier essai du grand opéra et du drame romantique. Le 5 mars est jouée *La Muette de Portici* et le 26 *La tour de Nesle*, drame d'Alexandre Dumas et Gaillardet. L'essai d'importation d'œuvres lyriques difficiles ne dure pas, *La Muette* est abandonnée après deux représentations, *Joseph et Œdipe* ne sont chantés qu'une fois. La troupe reste dans l'île quatre mois.

Pendant les représentations de la troupe Armand, deux Italiens gymnasiarques, acrobates, funambules, Hidalgo et Paillasse, donnent des séances dans la salle de spectacle. En 1834, une société par actions se met en place pour la construction d'une salle de spectacles. Le plan est confié à M. Duval Pirou, ingénieur et la construction et à M. Dupré, constructeur civil.

¹⁹⁸ Jean-Baptiste Renoyal de Lescouble, *Journal d'un colon de l'île Bourbon*, volume 3 (1831-1838), p.1000, 1^{er} au 9 octobre 1831.

¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 1270, 22 juin 1834.

²⁰⁰ *Ibidem*, p. 1338, 9 août 1835.

²⁰¹ *Ibidem*, p. 1344.

Un mois après la fermeture en juin 1834, une nouvelle troupe, sous la direction d'un nouveau M. Armand, débute par *Les premières amours*, *La famille Ricquebourg*, *Les enragés*.

Le 9 août 1835, Colombat qui a obtenu le privilège d'établir un spectacle à Saint-Denis, inaugure le nouveau théâtre par une première représentation de *Jean de Paris*. Après quatre mois de représentations, le 19 décembre, la troupe est en pleine déconfiture et Colombat dépose le sceptre de la direction. Grandjean et Mme Scrivaneck rentrent en France.

En 1838, Delmas donne quelques représentations. De la fin octobre 1838 au début de l'année suivante, la ville est privée de spectacles. M. Lacoste monte quelques représentations, avec quelques jeunes gens de la ville.

En juin 1839, Petit Welter amène de Maurice une troupe composée de quelques recrues nouvelles et de quelques artistes des troupes précédentes. Celle-ci apporte au pays une attraction nouvelle : le ballet. « Ce fut une expression d'enthousiasme au parterre lorsqu'apparurent sur la scène, en maillots et jupons courts, les deux ballerines, Mlle Gabrielle et Mlle Victorine. Leurs ronds de jambes, leurs bonds et leurs pirouettes soulevèrent des bravos frénétiques. Elles joignaient à leurs talents chorégraphiques un minois mutin qui sut leur attirer les délicates attentions des fervents du théâtre dont la loge, était réputée sous le nom de *Loge des lions*. Peu après le départ de la troupe, la scène se trouva dotée d'un superbe rideau de velours émeraude terminé par des franges d'or et portant en médaillon, la reproduction d'un des sites de la ville de Saint-Denis. La peinture était due au pinceau de deux artistes très appréciés MM. Hector Volay et De Lescouble. Les loges et les fauteuils furent également parés de tentures ». Cette salle de spectacles remise à neuf sert de lieu de rendez-vous aux intellectuels qui fondent l'*Athénée de Bourbon*. Autorisé en 1841 par le gouverneur Bazoche, il commence ses travaux le 12 mai 1842. A côté de l'*Athénée de Bourbon*, les virtuoses de la musique fondent en 1841 la *Société philharmonique* dirigée par MM. Saint-Salvy, Marast et Thonon. Elle donne ses concerts dans la salle du théâtre.

Le 20 octobre 1845, un mois après le départ du cirque national qui a émerveillé les habitants de Bourbon par des exercices de voltige qu'ils découvrent pour la première fois, le *Victor Jacquemont* relâche avec la troupe Welter et Lacoste. Elle débute dans les premiers jours de novembre, avec un personnel de quarante sujets.

De 1846 à 1851, aucun spectacle n'est donné. Une compagnie dramatique amenée par Lacoste et Welter sur le navire le *Guy* débute en septembre 1851.

L'acteur M. Gouly arrivé à Bourbon en 1807 joue les rôles de Pyrrhus dans *Philoctète* et de Valère dans *Le Somnambule*, puis ouvre une maison d'éducation pour les deux sexes. En 1820, il veut obtenir du gouverneur Milius l'autorisation de créer un théâtre sous les auspices de Louis XVIII.

Les autres artistes sont : M. Hortus, Mlle Henriette, Mlle Virginie Hirtus, Mlle Estelle, Mlle Aimée, Mlle Mimi Dupond, M. Lacaze, M. Rousseaux, danseur de l'opéra, M. Pottin, M. Bigeault et Fleury.

Le 27 décembre 1855, le gouverneur Hubert Delisle autorise la naissance de la *Société des Sciences et Arts*. Elle est inaugurée le 8 février 1856. Elle crée un bulletin pour publier ses travaux. Pour stimuler la création un concours annuel est créé. Le sujet est choisi par les membres du bureau et porté à la connaissance du public un an à l'avance. En 1859, le premier concours sur le thème *Etudes sur les poètes créoles* est remporté par Georges Azéma.

En 1858, la capitale désire posséder sa salle de théâtre. La salle de la rue de la Boucherie appartenant à M. Muguet, un riche colon, est louée par la municipalité pour les représentations artistiques. A sa mort, sa fille reçoit ce bien en héritage, elle le vend en 1860 à la ville. Devenue propriétaire, la capitale l'embellit sur des plans établis par le directeur du génie, M. de Foucault. Elle couvre les frais d'achat et d'embellissement au moyen d'une loterie de 300 000 F que le gouverneur autorise la commune à couvrir²⁰².

En décembre 1858, la troupe de Petit-Welter revient dans la colonie. La ville lui prête son concours pour l'aider à garnir les loges et les banquettes des décors apportées de France. La première représentation des *Mousquetaires de la Reine* connaît un grand succès. La maladie d'un acteur donne une fâcheuse impression. La magistrale interprétation du grand opéra de la *Favorite* remporte un succès fou. Pendant les trois mois de son séjour, la troupe rend le public fidèle au théâtre. Après son départ débarque un musicien talentueux, M. Charles Wynin, grand prix du Conservatoire de Belgique, maître de chapelle et premier violon de l'empereur du Brésil. A Bourbon, il donne la valeur de son talent. A la même époque arrive Mme Armanet Messonier, pianiste de grande valeur, qui se joint à M. Wynin pour offrir des soirées esthétiques à la société de la capitale. Après leur départ, une autre artiste débarque à Saint-Denis, Mme Ormeau, harpiste au grand théâtre de Bordeaux. Elle veut s'y fixer, donner des concerts et enseigner le jeu de la harpe. Toute une phalange de jeunes filles se groupe autour d'elle pour s'initier aux beautés de cet art.

En novembre 1861, arrive à La Réunion une nouvelle troupe sous la direction de M. Dubourg. Elle joue *Les Mousquetaires de la Reine*. La semaine suivante *La Juive*, puis *Le Barbier de Séville*. *La Reine de Chypre* d'Halévy remporte un éclatant triomphe.

Le théâtre est perçu par les visiteurs de l'île comme l'espace de l'imitation du goût parisien mais aussi l'espace de la rencontre.

Ch. Lavollée qui visite l'île en 1844 dit que « la salle de spectacle de Bourbon construite et disposée à l'européenne, est petite, laide et tout à fait indigne du luxe habituel des colons. Qu'importe, si l'on y entend de la bonne musique ? ». Malheureusement, lorsqu'il s'y rend, à l'exception du ténor, la

²⁰² H. Azéma, *Histoire de la ville de Saint-Denis*. Paris : A. Quillet, sd, p.191.

troupe chantante massacre la musique de Grétry. « L'orchestre ne parvient pas à se mettre d'accord, quant aux chœurs, c'est vraiment une pitié. Mais les colons se figurent qu'ils sont à l'Opéra. Les dames étalent leurs belles toilettes, leurs bracelets et leurs bras nus, et cela suffit, à ce qu'il paraît, à cette manie d'imitation parisienne qui tourmente incessamment nos compatriotes des tropiques »²⁰³.

Il évoque avec malice l'extinction des différences entre les femmes blanches et les riches mulâtresses au théâtre. Ce qui n'est pas possible à l'extérieur le devient au sein de cet espace culturel. « Il est une observation que je ne dois pas omettre : dans ces pays, où les diverses races sont encore séparées par d'invincibles préjugés, le théâtre ouvre indistinctement ses portes à toutes les races ; l'égalité n'est pas et ne sera jamais peut-être dans les mœurs ; elle s'est réfugiée dans la contre-marque. On voit dans la salle les riches mulâtresses s'asseoir orgueilleusement en face des femmes blanches créoles ; ce spectacle vaut bien celui la scène : c'est la vengeance d'une race et comme un soufflet qu'inflige la richesse à la vanité des blancs ».

Il est très sensible aux idylles qui naissent au théâtre entre les jeunes Blancs et les riches mulâtresses, malgré les préjugés qui peuvent laisser croire que cette société est très guindée. « Entrée seule au théâtre, la mulâtresse y laisse parfois, dans l'âme d'un jeune créole, spectateur blasé des opéras ou des vaudevilles, le germe de violents désirs et d'ardentes passions. Elle devient femme alors, et le maître n'est plus que l'esclave. Malheur à celui qui cède au fatal entraînement ! C'est un homme ruiné. Par ses folles prodigalités et ses fantaisies insatiables, la mulâtresse a bientôt englouti, dans le secret que le préjugé impose aux faiblesses de son amant, toute une fortune coloniale.

Partout où les races européennes et africaines se sont rencontrées, la femme de couleur exerce sur les blancs une influence, une domination presque irrésistible (...) L'amour, ou tout au moins la possession d'une belle mulâtresse, est l'ambition, le rêve favori du colon. Ces femmes, assurément, n'ont pas la régularité de traits, la grâce parfaite, la douce nonchalance, la distinction du pur sang créole ; mais leur corps à la fois ferme et souple, leur taille, élégamment cambrée, leurs traits accentués que semblent illuminer ce grands yeux noirs aux longs cils, les tresses brillantes et sinueuses de leur chevelure, leur costume bariolé des plus riches couleurs, et jusqu'à ce babil emmiellé de voyelles qui s'échappe, comme un chant, de leurs de perle tout en elles, semble empreint de séduction plus encore que de beauté »²⁰⁴.

Charles Leal, journaliste mauricien en visite dans l'île en septembre 1877, dit que le théâtre de Saint-Denis n'est pas un chef d'œuvre de construction. Il le qualifie de « trou obscur ». « Extérieurement, le théâtre ressemble à tout ce qu'on veut, excepté à un théâtre ; intérieurement, c'est un trou obscur, et n'était le talent déployé par M. Roussin dans les peintures qui

²⁰³ M. C. Lavollée, *Voyage en Chine*, Paris, Ledoyen, 1853, p. 70.

²⁰⁴ M. C. Lavollée, *Voyage en Chine*, Paris, Ledoyen, 1853, p.71

ornent le plafond et le rideau, il serait absolument laid. Son avantage pour les directeurs de théâtre, c'est de contenir beaucoup. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut sembler un avantage au public ; car les places sont les unes sur les autres et c'est à peine si l'on a la liberté de ses mouvements. Les premières se composent d'une seule galerie ; l'installation m'en a paru assez étrange. Là où se trouvent les loges, à Port-Louis, il y a à Saint-Denis, deux rangs de banquettes numérotées. Derrière dans l'enfoncement, sont de véritables boîtes. Les dames vont bien ici que là ; seulement, les banquettes sont préférées, parce que quand on prend une loge, il faut soi-même fournir les sièges nécessaires »²⁰⁵.

Au XVIII^e siècle, Saint-Denis s'organise administrativement. Eduquer, animer, divertir, tels sont les centres d'intérêt des principaux administrateurs de cette colonie. Mais le désir de ceux qui viennent d'Europe et notamment de France est de garder des liens culturels avec leur pays de départ. Pendant longtemps ils doivent compter sur eux-mêmes pour garder la lampe allumée. Bien vite, ils font appel à des troupes ayant une certaine expérience en la matière ; ils bénéficient alors de leur savoir-faire et parfont leur éducation. L'enjeu pour les principaux habitants comme pour les administrateurs est bien l'occidentalisation de cet espace.

²⁰⁵ Charles Leal, Voyage à La Réunion, 1990, p.188